

les goûts et les désirs de l'enfant. L'enfant ne connaît pas ce qui convient à son corps, ce qui peut lui nuire ; sans expérience, il prendra peut-être du poison pour une nourriture saine et favorable. Ce qui flatte le goût, excite des sensations agréables ; les sucreries, pour appeler les choses par leurs noms, sont ce que l'enfant désire et recherche le plus. Or, malheur à la mère qui ne sait pas ici user de son autorité, du droit qu'elle a de refuser ; par ses lâches complaisances, elle empoisonnera peu à peu son enfant, en voulant lui faire plaisir. Nourri de sucre et de gâteaux, ce corps, qu'elle idolâtre, restera frêle et délicat ; il n'atteindra pas son développement naturel. Et c'est alors que l'on verra de ces enfants aux pâles couleurs, à l'œil éteint, aux membres grêles, à la poitrine haletante ; de ces enfants, dont la vie ne sera qu'un long martyre, abrégé par une mort prématurée. Et si, par malheur, cette faiblesse de l'autorité paternelle ou maternelle se faisait sentir dans la société entière, ou dans une de ses notables parties, on verrait les générations dépérir sensiblement et s'éteindre peu à peu dans la faiblesse.

Plantes si chères, pourquoi, au lieu de rencontrer une main aussi vigoureuse que dévouée, qui vous nourrit de sucs fortifiants, n'avez-vous trouvé qu'une main aussi inhabile que faible, qui n'a versé à vos racines qu'une eau délétère, et ne vous a fourni qu'une chaleur étouffante et sans air ? Vous vous étiolez tristement sous cette action cruelle qui prétend faire votre bonheur. Cette santé chétive, ces douleurs prématurées, cette vieillesse qui vous courbe avant l'âge, vous devrez tout cela à la faiblesse de ceux qui vous ont élevés. S'ils avaient eu la force de vous commander et de se faire obéir, la force de vous refuser et de vous faire accepter, votre corps se serait développé dans la vigueur ; il aurait atteint la maturité de la vie, et vous auriez porté sous une glorieuse vieillesse l'honneur d'une santé vigoureuse. Mais la perte est irréparable. Que votre exemple apprenne du moins aux pères et aux mères, que pour élever le corps d'un enfant, pour lui épargner bien des maladies, pour le sauver même de la mort, il faut exercer sur lui l'autorité ; que s'ils veulent assurer le développement physique de leur enfant ; le mettre à l'abri de dangers sérieux pour sa vie, ils doivent l'accoutumer de bonne heure à obéir, et pour cela lui commander, et user envers lui de leur paternelle, de leur maternelle autorité. L'œuvre puissante de l'éducation ne se fera qu'à ce prix.

Qu'ils imitent Dieu, le souverain créateur, qui, lorsqu'il veut faire l'homme, mais l'homme complet, l'homme avec la plénitude de son être et de ses facultés, en un mot l'homme à son image et à sa ressemblance, après s'être recueilli un instant, comme pour contempler le chef-d'œuvre qu'il allait créer, et calculer la force qui lui serait nécessaire, déploya toute son autorité, son autorité infinie en commandant au néant et se faisant obéir par lui.

Pères et mères, instituteurs de la jeunesse, votre œuvre est l'œuvre de Dieu ; vous aussi vous devez faire un homme, vous devez le faire à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il n'est pas né tel ; il doit le devenir, et c'est à vos soins que Dieu a confié la tâche sublime de reproduire dans cette intelligence, dans ce cœur, et jusque dans ce corps, les traits augustes de la Divinité. Recueillez-vous donc, vous aussi, avant d'entreprendre ce grand ouvrage ; contemplez attentivement le type que vous êtes appelés à reproduire ; calculez la force presque infinie qu'il vous faudra pour cela. Et après cette méditation, mettez-vous à l'œuvre ; dé-

ployez-y toute l'énergie de l'autorité qui est en vous ; elle est grande ; c'est celle de Dieu, qui, en vous associant à son œuvre, vous communique ses droits ; mais toute grande qu'elle est, elle vous est nécessaire ; il s'agit de travailler presque sur le néant, et sur un néant parfois rebelle, pour en faire sortir le chef-d'œuvre de la création, l'homme fait à l'image de Dieu. Commandez donc et faites-vous obéir ; sous ce souffle puissant de l'autorité divine qui vous est communiquée, l'intelligence de cet enfant, son cœur, son corps, tout en lui se développera, s'élèvera, se dilatera jusqu'à la perfection de l'homme fait. Et ainsi s'accomplira par l'autorité, cette grande œuvre de puissance : l'éducation. Mais l'éducation est aussi une œuvre d'amour, et à ce titre encore elle exige l'usage de l'autorité.

(A Continuer.)

## HISTOIRE D'UNE ROSE.

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

(Suite.)

### III.

Moment affreux ! Violentement arrachée à ma tige, enlevée au champ paternel, tremblante en des mains étrangères, je me voyais perdue. Ah ! pour une rose qui m'a pas encore vu se coucher le soleil, il est bien triste d'abandonner le sol natal et de sentir la vie s'échapper quand on la commence à peine. Frappée avant d'avoir pu former, comme mes sœurs, mon souhait d'avenir, j'ignorais quel allait être mon sort.

— Dieu puissant ! murmurai-je du fond de mon calice, vous seul savez quel destin m'attend dans ce monde où l'on me jette ! Je ne suis qu'une petite rose épanouie de tout à l'heure ; mais vous ne m'abandonnez pas dans ma détresse. Votre toute-puissance, qui a créé les cieux et leurs merveilles, saura bien me faire ma place pour l'instant que vous me donnerez à vivre. Rien de ce qui est sorti de vos mains ne peut périr. Vous ne m'avez pas créée sans but. Vous dont l'oreille entend les vœux du ciron caché sous l'herbe, dont l'œil compte les innombrables atomes de l'air, veillez sur moi et donnez à une faible fleur son moment de bonheur sur la terre.

A ces mots, ma voix s'éteignit. Ma sève s'écoulait de ma tige coupée, je me sentais défaillir ; je ne pouvais plus soutenir ma corolle défaillante, mes feuilles retombaient languissantes à mes côtés, mes pétales perdaient leurs couleurs vermeilles, et mes étamines, penchées sur leurs filaments affaiblis, laissaient échapper leur anthères et disaient adieu ; bientôt je perdis toute perception de ce qui se passait autour de moi.

### IV.

Je revins à l'existence, par une sensation tellement douloureuse que je me crus tombée à jamais dans le froid empire de la mort. Une main, que je traitai d'ennemie, que j'accusai d'être sans pitié, me plongea, pour me ramener, dans une eau pure, mais glaciale. J'en étais toute baignée, toute engourdie.

— Dieu juste, pensai-je ! la rose triste avait-elle vraiment raison et Dieu m'a-t-il créée pour me faire si cruellement souffrir ? Se pourrait-il qu'il abandonnât ses créatures ! Lorsque tantôt je le priais en nais-